

HASHTPA PRODUCTIONS

LA FEMME COMME CHAMP DE BATAILLE

Mise-en-scène de Naeim Jebelli

Du 22 février au 5 mars au MAI (Montréal Arts Interculturels)



LA PRESSE, 4 février 2017

Mario Cloutier

LA PRESSE+ DÉCOUVREZ LA PRESSE+ CE DONT VOUS AVEZ BESOIN ÉTAPES D'INSTALLATION GU

ARTS DE LA SCÈNE
« PLANTER DES ANTIVIRUS »

Avant *Attentat* qui sera présenté à Montréal à la fin du mois, deux spectacles nous parlent de la difficile, mais nécessaire, rencontre avec l'Autre. *La ruée vers l'autre* et *La femme comme champ de bataille* sont des antivirus contre le mal qu'on ne peut plus cacher.

MARIO CLOUTIER
LA PRESSE

Mafane vient de l'île de la Réunion et Naeim Jebelli d'Iran. Les deux artistes de la scène ne se connaissaient pas avant cette rencontre suggérée par *La Presse*, mais ils se sont rapidement découverts des intérêts, voire des idéaux communs.

Ils ont accepté de nous faire part de leurs impressions sur l'attentat de

« PLANTER DES ANTIVIRUS »

Avant *Attentat* qui sera présenté à Montréal à la fin du mois, deux spectacles nous parlent de la difficile, mais nécessaire, rencontre avec l'Autre. *La ruée vers l'autre* et *La femme comme champ de bataille* sont des antivirus contre le mal qu'on ne peut plus cacher.

Mafane vient de l'île de la Réunion et Naeim Jebelli d'Iran. Les deux artistes de la scène ne se connaissaient pas avant cette rencontre suggérée par *La Presse*, mais ils se sont rapidement découverts des intérêts, voire des idéaux communs.

Ils ont accepté de nous faire part de leurs impressions sur l'attentat de Québec.

Naeim Jebelli est né dans une famille musulmane, mais il est non pratiquant. Il croit au respect de la religion de chacun.

« Le Québec est un corps gentil, accueillant, chaleureux, mais qui a un virus dormant en lui, décrit-il. À un moment, ce virus peut rendre la personne malade. C'est ce qui est

arrivé à Québec. Ce que l'on décrit dans notre pièce est un virus virulent. Parfois, le virus peut donner la fièvre, mais pas toujours une maladie. Il faut s'assurer de s'en occuper avant d'en arriver là. »

« On n'est pas à l'abri ici d'une étincelle qui peut avoir des conséquences néfastes, d'un virus dévastateur, croit aussi Mafane. Le Québec fait penser à une bulle tranquille, à l'écart du monde, mais il peut y avoir des monstres en dormance qui se réveillent de temps à autre. »

Et Naeim de poursuivre : « C'est notre responsabilité, comme artistes, de planter des antivirus. Je crois à l'effet papillon. Une personne peut être touchée, puis, à son contact, une autre et une autre, et ainsi de suite. »

DES PONTS

L'art peut aider à construire des ponts entre les gens de cultures différentes, croient-ils. « L'art peut aider à nous prémunir contre les virus, dit Mafane. Souvent, on prêche aux convertis, mais ce n'est pas une raison pour ne pas faire de l'art. Au contraire, pas à pas, personne par personne, on peut aider. Une œuvre d'art peut pénétrer l'esprit et le cœur de quelqu'un et émerger ou prendre son sens plusieurs années après. »

Son spectacle *La ruée vers l'autre* rassemble des contes qui parlent du rapport à l'Autre. « Quand on migre, ce qu'on a de plus précieux est, en nous, notre part la plus humaine. On ne peut pas tout comprendre de l'Autre, mais il y a un espace, qui n'est pas une frontière entre nous, et qu'il faut à tout le moins chercher à comprendre. C'est dans cet espace que se produit la rencontre. »

GUERRE DE BOSNIE

La pièce du Franco-Roumain Matéi Visniek, *La femme comme champ de bataille*, mise en scène par Naeim Jebelli, traite du viol d'une femme durant la guerre de Bosnie.

« Les Nations unies l'envoient en Allemagne où une psychiatre britannique la traitera. Peu à peu, l'incompréhension fera place à la rencontre. J'en ai fait une version globale parce que la violence faite aux femmes est mondiale. »

« Dans la pièce, on ne fait pas la leçon, ajoute-t-il. On montre simplement une partie de l'histoire d'Europe. On ne parle même pas de l'Islam ou de radicaux, mais d'une histoire européenne qui pourrait se passer n'importe où. »

CHOC DES CULTURES

Là-bas, ici, le choc des cultures. On subit tous des migrations auxquelles il faut s'adapter. Même quand on reste au même endroit, le monde autour de nous change et exige de nous d'agir différemment.

« Je n'ai pas de réponse, avoue Mafane. Les questions unissent les gens, les réponses les divisent. La rencontre n'est pas impossible. Je la crois possible. Je l'ai vue à la veillée de

Montréal pour les victimes de Québec. Malheureusement, c'est une tragédie qui l'a permise. Quand on est placé devant des événements terribles, on voit que nous ne sommes pas si différents les uns des autres. »

Les migrants en savent quelque chose. Ils doivent apprendre à vivre avec des gens de plusieurs nationalités, plongés dans une ville qu'ils ne connaissent pas.

« La base, c'est le respect des gens et des cultures, conclut Naeim Jebelli. Il faut trouver des ponts. Ce n'est pas le temps de construire des murs entre les nations. »

La ruée vers l'autre sera présentée au MAI (Montréal arts interculturels) les 10 et 11 février et *La femme comme champ de bataille* du 22 février au 5 mars au même endroit.

LIEN : <http://bit.ly/2lnA1Tc>



CISM, 15 février 2017

Émission Les Charlotte, Élise Jetté

ACTUELLEMENT EN ONDES
DEXTROPROPOXYFEENSMAAK

ÉCOUTE EN DIRECT

ÉMISSION

01:12:17	LE PROJET FÉMININ DE LA SEMAINE: ENTREVUE AVEC MARIE-ÈVE DE COURCY ET NORA GUERCH, COMÉDIENNES DE LA PIÈCE LA FEMME COMME CHAMP DE BATAILLE	INFOS
01:26:17	FOLLOW ME MODLEE	INFOS
01:30:27	ORIGIN OF WHAT TYVEK	INFOS
01:36:17	28 JOURS KARKWA	INFOS
01:40:52	LE GUIDE DE SURVIE AVEC ÉLISE : TOP 10 DES PIRES ÉLÈVES QUE TU	INFOS



REVUE JEU, 15 février

Mélanie Carpentier



La Femme comme champ de bataille : Dans les charniers du monde

« Les Balkans sont partout, » écrivait Matéi Visniec dans La Femme comme champ de bataille. Tandis que l'ex-Yougoslavie était déchirée par des conflits interethniques d'une violence inouïe, l'auteur roumain livrait à travers cette pièce un sombre témoignage de l'utilisation du viol comme stratégie militaire dans les Balkans. Plus jamais ça? Deux décennies plus tard, force est de constater que l'horreur des Balkans ne finit pas de réapparaître dans les zones les plus fragilisées du monde. L'urgence du texte de Visniec et son caractère hélas encore actuel ont interpellé le metteur en scène iranien Naeim Jebelli, inquiet du sort réservé aux femmes à travers le monde.

« Tant qu'il y aura des guerres et des tensions raciales, les femmes seront victimes de ce genre d'atrocités, » affirme l'artiste qui garde des traces indélébiles des conflits ayant secoué son pays natal. « L'année passée, on en a encore été témoin au Moyen-Orient avec ISIS. Les hommes ont commencé à utiliser le viol comme stratégie génocidaire, le but étant d'inséminer les femmes de différentes nations et religions, de répandre leurs gènes et de détruire ainsi les futures générations de leurs ennemis. »

L'effondrement du sens

Le metteur en scène dirige les jeunes actrices Nora Guerch et Marie-Ève De Courcy dans ce face à face entre une victime portant les séquelles des viols collectifs et une psychologue présente sur le terrain pour soutenir les équipes de recherche chargées de fouiller les charniers.

« Il y en a une sur laquelle la guerre est passée, » dit Nora Guerch en référence à son personnage. « Son corps a été saccagé, mais il se dégage d'elle encore une force. Alors que l'Américaine arrive sur le terrain avec son savoir universitaire, la rencontre de cette femme victime chamboulera complètement sa vie et ses certitudes. Une fois que cette dernière a mis les deux pieds dans le sang, il ne reste plus rien. Face à l'horreur, tout son bagage de connaissance s'effondre. »

« Ces deux femmes sont au départ des entités distinctes. Leurs héritages culturels très différents pèsent sur les épaules de chacune, » reprend Marie-Ève De Courcy dans la peau de la psychologue américaine. « Peu à peu, une sorte de répulsion-fascination se développe entre elles. Le pouvoir du docteur sur sa patiente se désagrège, parfois même se renverse; si bien que l'identité de l'une finira par absorber celle de l'autre. »

Naeim Jebelli entend montrer comment l'identité de chacune vacille. « Il était important pour moi que les deux personnages se fondent l'une dans l'autre. C'est avant tout leur humanité et leur féminité dans leurs formes les plus originelles qui s'imposent et ressortent de cette rencontre. Ça va bien au-delà de leurs nationalités et de leurs cultures » pense-t-il.

Matière sensible

Pour élargir les horizons du texte qui dépeint et dissèque la banalisation du racisme entre les hommes des Balkans, le metteur en scène choisit d'inclure des projections, des symboles et des animations. « Ça nous permet de dépasser les cadres de référence du texte pour en montrer sa portée universelle. » Plus qu'un contexte, la guerre est vue ici comme un paradigme. Serais-ce aussi un moyen de rendre une réalité lointaine plus tangible ? « Nous vivons dans un pays relativement paisible. Les données et les images de guerre qui nous arrivent à travers les médias permettent difficilement de rendre compte de la réalité des zones de conflits. Notre but dans cette pièce est de permettre d'appréhender cette réalité autrement et de manière sensible, » répond-il.

« Ce qui paraît aujourd'hui lointain se passait en plein cœur du continent européen, il n'y a pas si longtemps que ça, » ajoute Nora Guerch. « On n'est jamais aussi loin de l'horreur qu'on le pense. La pièce nous le montre, nous questionne et nous invite à y réfléchir. Pour prévenir les catastrophes humaines, à quel moment décide-t-on de poser des actions significatives dans le monde ? »

La Femme comme champ de bataille

Texte : Matéi Visniec. Mise en scène : Naeim Jebelli. Avec Nora Guerch et Marie-Ève De Courcy. Une production de Hashtpa Productions, présentée au Montréal Arts Interculturels du 22 février au 5 mars 2017.

LIEN : <http://bit.ly/2lhWiEM>

24HEURES SORTIR

«La femme comme champ de bataille» : le corps territorial

f 119 PARTAGEZ SUR FACEBOOK

PARTAGEZ SUR TWITTER

AUTRES



LA FEMME COMME CHAMP DE BATAILLE : LE CORPS TERRITORIAL

Destins croisés de deux femmes que tout oppose, mais que tout réunit. La pièce *La Femme comme champ de bataille* explore l'utilisation tragique du viol comme arme de guerre, du corps de la femme comme territoire à conquérir et à ravager.

Si Dora a survécu au conflit de Bosnie-Herzégovine, son corps a été saccagé par les viols systémiques perpétrés par les soldats serbes. Face à elle, Kate, une psychologue américaine de Boston, tente de panser ces blessures béantes.

Plus que de simples rôles, les personnages de Dora et Kate habitent viscéralement les comédiennes Nora Guerch et Marie-Ève de Courcy. «On ne peut pas s'en sortir indemne. C'est une pièce qui nous lacère», souligne Marie-Ève de Courcy, qui interprète Kate. «Je suppliais la vie de me donner un projet significatif. Cette pièce a été la réponse, et on expérimente le bonheur d'être dirigées par quelqu'un qui nous traite avec amour, confiance, et nous entoure d'un cocon sécuritaire», renchérit Nora Guerch, qui se glisse dans la peau de Dora.

Ce metteur en scène, c'est l'Iranien Naeim Jebelli, qui doit relever le délicat défi d'aborder la pièce de Matéi Visniec. «C'est un thème qui sera d'actualité tant qu'il y aura de la guerre dans le monde, car ces viols se déroulent encore de manière systématique. En Bosnie, c'était une manière pour les soldats de détruire les familles, mais aussi une génération, et une nation entière», explique-t-il.

Féminité et humanité

Naeim Jebelli s'est entouré d'une équipe majoritairement féminine afin de monter cette œuvre théâtrale. «Je ne pouvais ajouter ma propre féminité autrement qu'en m'entourant de femmes. Les membres de l'équipe comprennent la pièce, peuvent y apporter leurs émotions afin de la rendre plus vivante, plus touchante et plus concrète», affirme-t-il.

Car tel est l'objectif des trois artistes : montrer cette réalité de manière brutale, sans compromis. «Idéalement, la majorité de l'audience devrait à mon avis se composer d'hommes. Ce sont eux qui doivent voir et expérimenter cette horreur, afin de comprendre ce qui arrive aux femmes», martèle le metteur en scène.

Il est effectivement facile d'oublier la tragédie que vivent les femmes prises au piège dans les conflits armés de la planète, victimes oubliées dont les violeurs ne sont pratiquement jamais accusés. «Nous sommes loin du sang, loin de ces femmes qui sont sauvagement détruites. Le conflit bosniaque est si récent, que 20 ans plus tard, ces femmes doivent encore côtoyer leurs agresseurs! C'est horriblement ironique et il faut se le rappeler», rajoute Nora Guerch.

Effacer les frontières

En usant de vidéo et d'animations, Naeim Jebelli a voulu faire disparaître ces territoires distincts, soulignant au passage que ces drames sont ceux de l'humanité entière. «On pense que les deux personnages évoluent dans des mondes hermétiques, mais lentement, un corps contamine l'autre et on comprend que ça peut représenter toutes les femmes. Nous sommes toutes Dora, nous sommes toutes Kate, et comme les femmes représentent 50% de la population mondiale, cela nous affecte tous», illustre Marie-Ève de Courcy.

En présentant cette pièce ici, Naeim Jebelli souhaite ardemment apporter une pierre d'importance à l'édifice de la sensibilisation. «Je crois beaucoup à l'effet papillon. Si on peut émouvoir une personne, elle peut ensuite aller toucher d'autres gens, et créer un mouvement plus grand. Si on se comprend mieux, peut-être qu'on pourra éviter que le pire ne se reproduise», espère-t-il.

La pièce La femme comme champ de bataille de Matéi Visniec sera présentée au Montréal Arts Interculturels (MAI) du 22 au 26 février en français avec sous-titres anglais, et du 1er au 5 mars en farsi.

LIEN : <http://bit.ly/2kOMZrE>

(théâtre)



MON THÉÂTRE, 21 février 2017

La femme comme champ de bataille

Théâtre - En français avec sous-titres en anglais (la 1re semaine) et en farsi (la 2e semaine), sans aucune altération au dialogue original.

Texte Matéi Visniek

Adaptation et mise en scène Naeim Jebelli

Avec Marie-Ève Courcy et Nora Guerch

Dans l'adaptation interdisciplinaire que fait Naeim Jebelli de la très applaudie pièce écrite par Matéi Visniek, deux femmes issues de mondes bien différents verront leurs destins se croiser sur fond de tragédie marquée par la guerre et dont la portée sera beaucoup plus universelle. Bien que la version originale mette en vedette une Bosniaque et une Américaine, Jebelli brise le binarisme de l'Orient et de l'Occident pour créer une expérience culturellement inclusive au moyen d'une trame sonore évocatrice et d'écrans projetant animation interactive, séquences vidéo tournées en zone de guerre et même images du public réuni dans la salle.

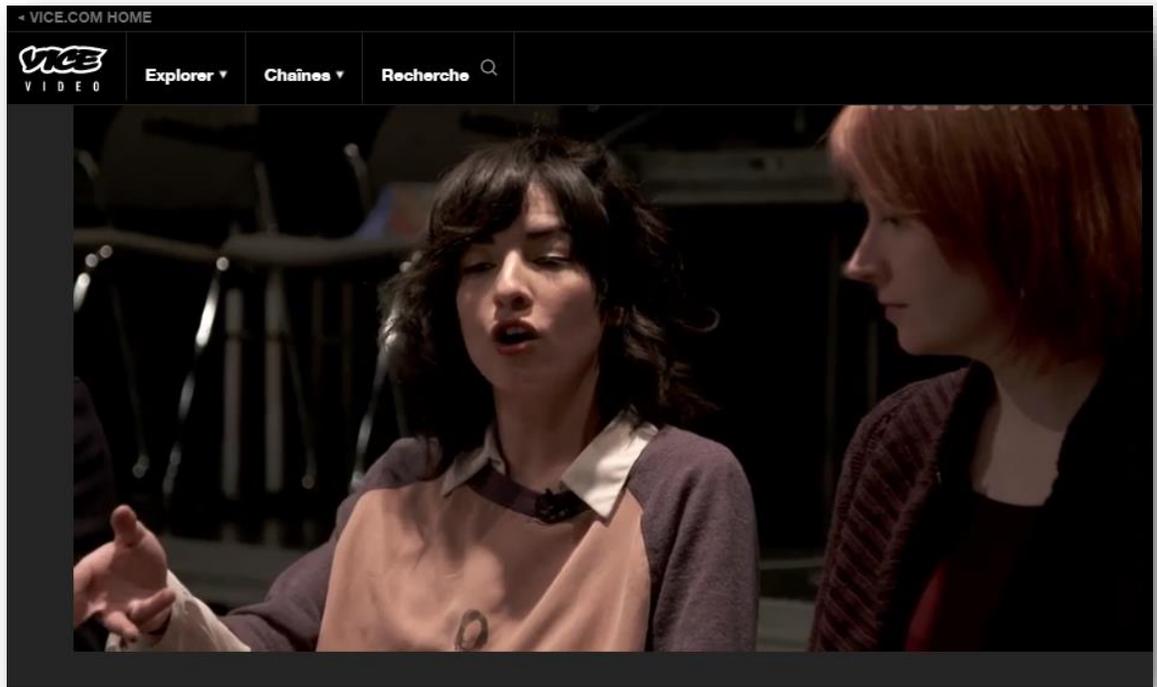
Fondateur et directeur d'Hashtpa Productions, Naeim Jebelli s'inspire des différentes cultures et communautés pour transcender les frontières, bonifier ses productions et enrichir la scène culturelle canadienne.

LIEN : <http://bit.ly/2lgUEPG>



VICE QUÉBEC, 24 février 2017

Brigitte Noël



LIEN : <http://bit.ly/2l7hMjI>



CIBL, 21 février 2017

Émission Le Retour, Anne-Marie Kerouac

CIBL CIBL 101,5
18 hrs · 🌐

Le Retour | "Le cri de toutes ces femmes résonne dans l'air... C'est encore vibrant de toute cette douleur."

Les comédiennes [Nora Guerch](#) et [Marie-Ève de Courcy](#) nous parlent du corps assiégé de la femme. Dérangeant et très actuel ! Retrouvez-les sur la scène du MAI (Montréal, arts interculturels) dans "La femme comme champ de bataille" du 22 février au 5 mars.



MAI (Montréal, arts interculturels): Hashtpa Productions (Montréal)
MAI - Montréal, arts interculturels
M-A-I.QC.CA



SORSTU.CA, 27 février 2017

Lili Mercure

ENTREVUE | PUBLIÉ LE 27 FÉVRIER 2017 @ 19H11 J'aime 18

 RÉDACTION
Lili Mercure

LA FEMME COMME CHAMP DE BATAILLE AU MAI | LA BATAILLE DE DEUX FEMMES FORTES

*L'adaptation de « **La femme comme champ de bataille** » de Naiem Jebelli relate l'horreur des viols institués sur les femmes durant la guerre mais expose d'abord le nationalisme exacerbé qui découle de ces conflits. La pièce était présentée au Mai (Montréal, arts interculturels) la semaine dernière, et ça se poursuit du 1er au 5 mars 2017.*

La pièce écrite en 1996 par Matéi Visniec présente deux femmes aux horizons complètement opposés. Les destins d'une Américaine et d'une Bosniaque se croisent dans un centre de repos des



LA FEMME COMME CHAMP DE BATAILLE AU MAI | LA BATAILLE DE DEUX FEMMES FORTES

L'adaptation de « La femme comme champ de bataille » de Naiem Jebelli relate l'horreur des viols institués sur les femmes durant la guerre mais expose d'abord le nationalisme exacerbé qui découle de ces conflits. La pièce était présentée au Mai (Montréal, arts interculturels) la semaine dernière, et ça se poursuit du 1er au 5 mars 2017.

La pièce écrite en 1996 par Matéi Visniec présente deux femmes aux horizons complètement opposés. Les destins d'une Américaine et d'une Bosniaque se croisent dans un centre de repos des rescapés de la guerre de Bosnie Herzégovine. Une puissante performance qui expose sans gants blancs les répercussions du viol comme arme de guerre. Les protagonistes Dora et Kate, sont interprétés par Nora Guerch et Marie-Ève de Courcy, dans cette pièce qui pose une profonde réflexion sur le saccage tant physique que psychologique des femmes lors des périodes de guerre. Une stratégie militaire qui a été certes utilisée depuis la nuit des temps, et se pratique toujours autant dans le monde aujourd'hui.

La pièce dénonce d'ailleurs les frontières entre les nations : « Je considère le Canada comme le plus grand pays après la Russie, mais c'est une grande province du monde, de la communauté internationale », nous dit Naiem Jebelli, qui stipule que la thématique centrale de la pièce n'est pas le viol des femmes en zones de guerre, mais le nationalisme agressif qui donne lieu aux conflits armés. « Nous ne parlons pas de la guerre qui a eu lieu en Bosnie spécialement. C'est une excuse pour nous, de parler de cette guerre spécifique, mais à la fin de la pièce, nous ne parlons pas de la Bosnie, nous parlons de l'humanité ». La trame de La femme comme champ de bataille s'applique à toutes les guerres dans le monde : « Quand tu penses que tu es meilleur que les autres et que ta nation est plus forte, tu veux posséder ces autres nations. Tu te sens légitime de faire ce genre de choses », poursuit Naiem Jebelli. Dora, interprétée par Nora Guerch, révèle avec grande justesse la brisure intérieure permanente des victimes de viols de guerre. « Dora est une femme du monde qui a souffert d'une grande oppression de son propre corps par les soldats. Elle n'en demeure pas moins une femme forte qui retient le cri de toutes les femmes ».

Kate, interprétée par Marie-Ève de Courcy se présente au départ comme une incassable psychologue américaine qui s'est portée au soutien des équipes qui ouvrent les charniers après la guerre de la Bosnie-Herzégovine. Kate doit réparer Dora, fracassée par les viols chroniques des soldats serbes sur son corps. « Elle est une femme éduquée qui est arrivée en Bosnie avec tout son bagage de connaissances et son diplôme de Harvard, et est convaincue qu'elle peut soutenir Dora. On réalise que Kate a autant besoin de support que Dora. Ces femmes représentent toutes les femmes. D'abord nous y voyons deux personnages différents, mais plus la pièce avance, plus l'identité des deux protagonistes devient floue, il se produit une fusion », explique Marie-Ève de Courcy. La communication aride entre les deux femmes prend un certain temps avant de pouvoir se réaliser, car elle va plus loin que les mots. « Un grand mur sépare l'Américaine et la Bosniaque, poursuit Nora Guerch. Kate vient pour aider quelqu'un avec ce qu'elle a appris dans les livres, et elle réalise que c'est inefficace. Pour Dora, le mur est une montagne de colère. Tranquillement, le mur s'écroule et les deux personnages se rencontrent et réalisent qu'elles ne font qu'un. Ensemble, elles ont absorbé la même douleur et l'odieux comportement des hommes. »

Un contexte socio-politique de mise pour la création

Naiem Jebelli est originaire de l'Iran et confie que la pièce a occupé son esprit pendant un certain temps. « Nous devons vivre dans un pays libre pour donner une bonne performance de cette pièce, c'était donc impossible à réaliser en Iran. Quand je suis arrivé ici j'ai vu certains événements malheureux qui arrivaient au Moyen-Orient ou en Afrique du Nord reliés aux conflits armés. J'ai appris que l'État islamique avait commencé à violer les femmes qui n'étaient pas musulmanes et en faisaient des esclaves sexuelles. Je me suis dit que c'était le temps pour

adapter la pièce parce que nous vivons au 21e siècle, et malgré tout, les mêmes évènements se reproduisent encore et encore ».

Le mise en scène de Jebelli, lui-même affecté par le conflit iranien, redéfinit la pièce qui traite d'une problématique délicate et toujours d'actualité où la femme est encore vue comme une cible première pour détruire des populations. Jebelli se veut donner au drame une version universelle qui brise le mur entre l'Orient et l'Occident. Une expérience théâtrale qui transporte le spectateur avec un trame sonore puissante, des décors aux symboliques féminines ainsi que des écrans avec projections de vidéos et d'animation.

LIEN : <http://bit.ly/2mK9ksk>



«La femme comme champ de bataille» dans une mise en scène de Naeim Jebelli au MAI Horreur embryonnaire

La saison théâtrale en cours s'est beaucoup intéressée au corps de la femme et aux multiples horreurs potentielles qu'il peut subir (*Une femme à Berlin* à l'ESPACE GO, *Le Sang de Michi* au Prospero), et la thématique est d'actualité. Avec *La femme comme champ de bataille*, le dramaturge roumain Matei Visniec a voulu souligner l'horreur assimilée par deux femmes suite à la guerre de Bosnie; il a écrit en 1996 une pièce pour deux actrices qui est à la fois difficile, pleine d'espoir et indubitablement métaphorique.

Dora a été violée par cinq soldats et est traitée dans un hôpital pour victimes de trauma en Allemagne, dans lequel travaille Kate, une infirmière américaine en mission humanitaire. À partir des violentes vagues de flashbacks que subit la victime, les deux femmes construiront un dialogue psychologique et politique, nourri par la compassion de Kate, qui se révélera elle aussi frappée par les atrocités de ce conflit atypique.

Présentée dans le cadre de Montréal en Lumière, la pièce propose une scénographie audacieuse, avec un immense écran sur lequel sont projetées des images pleines de symboles, appuyant le propos pendant les intermissions. Les femmes interprétées par Nora Guerch (Dora) et Marie-Ève de Courcy (Kate) ont une psychologie complexe et bien développée, et les deux actrices, fréquemment dévêtues, se donnent corps et âme à leur rôle.

Côté interprétation, rien à redire – on a droit à des émotions brutes, véhiculées de manière directe, qui sonnent vrai, et qui vont droit au plexus du spectateur.

Le sujet n'est toutefois pas facile – et on se rend compte à mi-chemin que les ambitions poétiques et symboliques de la mise en scène sont peut-être un peu démesurées. On comprend le désir de montrer et dénoncer les horreurs subies par les femmes en temps de guerre, mais une emphase particulière est mise sur la grossesse non désirée de Dora, alors qu'un dialogue morbide s'établit entre son fœtus et elle. Ces segments sont certes troublants, mais reviennent trop fréquemment, et durent un peu trop longtemps. Il en va de même d'une chorégraphie aquatique nous présentant les deux actrices nues, nageant en symbiose, qui semble s'éterniser vers la fin.

On trouve fort réussis les enregistrements en voix off qui narrent certains passages du journal de Kate, et les scènes où la souffrance de Dora, seule avec ses terreurs nocturnes, atteint son paroxysme. Le long intermède où les deux actrices personnifient deux ivrognes qui ont des critiques à adresser à presque toutes les ethnicités de la planète, pimenté de quelques extraits d'une excellente sélection de musique balkanique particulièrement entraînante, déborde d'inventivité et de dynamisme. On se prend à rêver que toute la pièce suive cette dynamique, car son propos global est terriblement pertinent et nécessaire. On en ressort quand même ébranlés, et admiratifs devant le tour de force accompli par les deux actrices.

Pour sa deuxième semaine à l'affiche, la pièce est présentée en français avec des sous-titres en farsi.

LIENS : <http://bit.ly/2m4CsNp>

MON THÉÂTRE, 28 février 2017

Olivier Dumas

Critique



par Olivier Dumas

Dans la présentation du spectacle, le fondateur et directeur de la compagnie d'Hashtpa Productions, Naeim Jebelli, dit vouloir s'inspirer «des différentes communautés pour transcender les frontières (...) et enrichir la scène culturelle canadienne.» Au MAI, sa vision de *La Femme comme champ de bataille* du dramaturge et journaliste franco-roumain Matei Vişniec, ne se traduit pas dans une réalisation très concluante.

Créée en Avignon en 1997, la pièce a connu précédemment une autre version au Québec à l'automne 1998 au Théâtre Prospero (connu alors comme Espace La Veillée) dans une mise en scène de Claude Lemieux avec Tania Kontoyanni et Cary Lawrence. Au même endroit, au moins deux autres œuvres de l'auteur ont été montées, dont *Théâtre décomposé* ou *l'Homme poubelle* toujours par Claude Lemieux. Plus récemment à l'hiver 2014, Édith Côté-Demers a dirigé avec sensibilité *L'histoire des ours pandas racontée par un saxophoniste qui a une amie à Francfort*, une autre preuve de l'intérêt ici envers les univers de l'écrivain.

La première semaine de représentation de *La Femme comme champ de bataille* est donnée en français et la seconde, en farsi. Pendant deux longues heures, nous faisons la connaissance de deux femmes qui tentent de se reconstruire psychologiquement devant les atrocités de la guerre. Nous nous retrouvons au milieu des années 1990 quelque part en Allemagne à la frontière helvétique. Les deux protagonistes sont Dorra, une jeune bosniaque qui a subi un viol traumatisant lors de la guerre des Balkans, et Kate, une psychologue originaire des États-Unis qui tente de l'aider. Les frontières de la Yougoslavie éclatent. Considérées comme les plus meurtrières en Europe, les guerres qui ont suivi auraient entraîné la mort de 300 000 personnes, en plus de déplacer 4 millions d'individus. L'histoire fait abondamment référence aux dimensions ethniques des conflits, en plus de traiter des conséquences de la violence sexuelle comme stratégie militaire.



Crédit photo : MAI

Le thème du viol a été abordé avec une grande acuité, notamment dans une scène mémorable des *Fées ont soif* de Denise Boucher. Il se répercute aussi dans les plus récentes *Si les oiseaux* de la Canadienne Erin Shields ou encore dans *La Robe blanche* de Pol Pelletier. À l'Espace Go l'automne dernier, Brigitte Haentjens a connu beaucoup de succès avec *Une femme à Berlin* d'après le journal de l'Allemande Marta Hillers, où durant les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale, des militaires se vengeaient en agressant sexuellement des femmes. Le texte de Vişniec tente surtout de cerner l'intimité de la victime qui cherche à renaître malgré les traumatismes qui refusent de disparaître.

Dans la présentation du spectacle, le fondateur et directeur de la compagnie d'Hashtpa Productions, Naeim Jebelli, dit vouloir s'inspirer «des différentes communautés pour transcender les frontières (...) et enrichir la scène culturelle canadienne.» Au MAI, sa vision de *La Femme comme champ de bataille* du dramaturge et journaliste franco-roumain Matei Vişniec, ne se traduit pas dans une réalisation très concluante.

Créée en Avignon en 1997, la pièce a connu précédemment une autre version au Québec à l'automne 1998 au Théâtre Prospero (connu alors comme Espace La Veillée) dans une mise en scène de Claude Lemieux avec Tania Kontoyanni et Cary Lawrence. Au même endroit, au moins deux autres œuvres de l'auteur ont été montées, dont *Théâtre décomposé* ou *l'Homme poubelle* toujours par Claude Lemieux. Plus récemment à l'hiver 2014, Édith Côté-Demers a dirigé avec sensibilité *L'histoire des ours pandas racontée par un saxophoniste qui a une amie à Francfort*, une autre preuve de l'intérêt ici envers les univers de l'écrivain. La première semaine de représentation de *La Femme comme champ de bataille* est donnée en français avec surtitres en anglais et la deuxième, avec surtitres en farsi. Pendant deux longues heures, nous faisons la connaissance de deux femmes qui tentent de se reconstruire psychologiquement devant les atrocités de la guerre. Nous nous retrouvons au milieu des années 1990 quelque part en Allemagne à la frontière helvétique. Les deux protagonistes sont

Dorra, une jeune bosniaque qui a subi un viol traumatisant lors de la guerre des Balkans, et Kate, une psychologue originaire des États-Unis qui tente de l'aider. Les frontières de la Yougoslavie éclatent. Considérées comme les plus meurtrières en Europe, les guerres qui ont suivi auraient entraîné la mort de 300 000 personnes, en plus de déplacer 4 millions d'individus. L'histoire fait abondamment référence aux dimensions ethniques des conflits, en plus de traiter des conséquences de la violence sexuelle comme stratégie militaire.

Le thème du viol a été abordé avec une grande acuité, notamment dans une scène mémorable des Fées ont soif de Denise Boucher. Il se répercute aussi dans les plus récentes Si les oiseaux de la Canadienne Erin Shields ou encore dans La Robe blanche de Pol Pelletier. À l'Espace Go l'automne dernier, Brigitte Haentjens a connu beaucoup de succès avec Une femme à Berlin d'après le journal de l'Allemande Marta Hillers, où durant les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale, des militaires se vengeaient en agressant sexuellement des femmes. Le texte de Vişniec tente surtout de cerner l'intimité de la victime qui cherche à renaître malgré les traumatismes qui refusent de disparaître.

Pourtant, malgré un sujet qui défraie la manchette, surtout récemment avec, entre autres, les événements de l'Université Laval à Québec et de Cologne en Allemagne, l'exécution scénique ne touche que très rarement à l'émotion. Car du début à la fin, le metteur en scène ne prive pas de plonger dans de nombreux excès. Avec une trame sonore souvent assourdissante, il cherche à démontrer dans toute son ampleur la violence subie par les deux femmes. Or, à éviter toute nuance et toute progression, autant dans les voix des deux comédiennes que dans les innombrables projections filmées, parfois répétitives, la démonstration du propos perd de son impact et de ses potentialités revendicatrices.

Pourtant, l'arrivée de Nora Guerch, l'interprète de Norra, complètement nue sur le plateau (mais aussi avec une certaine pudeur) constituait une amorce forte du dévoilement de la fragilité de la victime. Or, un meilleur équilibre entre le côté cru et une sobriété aurait permis à La Femme...de provoquer davantage de frissons. Lorsque le personnage de sa partenaire de scène (Marie-Ève Courcy, assez crédible, mais plus en retrait) établit des liens entre le viol et le nationalisme des peuples qui n'ont pas encore atteint leur pleine indépendance, le discours se répète et tourne en rond. Ainsi, les amalgames, repris en boucle, entre le désir de domination masculine et l'absence d'autonomie territoriale, demeurent finalement assez superficiels. La déception en devient plus grande, d'autant plus que l'auteur avait démontré une grande habileté dans le traitement des relations humaines avec L'Histoire des ours pandas... Par ailleurs, les moments où les répliques sont entendues sur bande entraînent un sentiment de distanciation plutôt qu'une adhésion à la tragédie. Mentionnons toutefois un travail scénographique très réussi de Naeim Jebelli et de ses collaborateurs.

Par ailleurs, l'une des meilleures scènes se déroule lorsque les deux femmes se rencontrent véritablement au centre du plateau. Avec comme accompagnement une musique qui semble extraite d'un film du Serbe Émir Kusturica (Underground), la simplicité de ce moment touche à l'essentiel par sa beauté frémissante. Car souvent ailleurs, le message se perd dans la cacophonie de cette Femme comme champ de bataille.

LIEN : <http://bit.ly/2lqUEPG>

La femme comme champ de bataille – Une œuvre troublante à portée universelle

Une réflexion sur le viol comme arme de guerre.

Par **Geneviève Plante** - 2 mars 2017



La femme comme champ de bataille —Une œuvre troublante à portée universelle Une réflexion sur le viol comme arme de guerre.

Adaptation théâtrale de l'œuvre de Matéi Visniek, *La femme comme champ de bataille* propose une réflexion sur le viol comme arme de guerre. Avec un point de vue différent de l'œuvre originale, la version de Naeim Jebelli brise le binarisme entre l'Orient et l'Occident rend l'œuvre plus globale et universelle. Ne se passant pas directement dans un pays proposé, mais plutôt à l'échelle mondiale, la pièce propose une problématique qui n'a pas de frontières. Jebelli, lui-même affecté par le conflit iranien, nous fait voir la guerre comme un système global où la femme est la première victime, sujette à une violence des plus barbares et archaïques. Contrairement à l'œuvre de Visniek, Jebelli utilise davantage la symbolique introduisant ainsi une vision plus globale, mondiale. Avec différentes techniques interdisciplinaires telles que la vidéo et l'animation, on dessine certaines pensées des personnages afin de nous permettre de bien les visualiser. Des écrans de télévision servent à symboliser les cinq continents offrant ainsi un support visuel démontrant que la guerre est un phénomène mondial.

Au plus profond de notre être

Les deux actrices, Marie-Eve de Courcy et Nora Guerch, qui interprètent respectivement Kate et Dora, habitent leur personnage d'une manière totalement convaincante. Le destin croise les deux femmes alors que Kate, psychologue américaine, tente d'aider Dora, survivante du conflit de Bosnie-Herzégovine semblait improbable, mais dont l'union servira à faire réaliser l'importance du mal du saccage du viol systémique utilisé comme arme de guerre.

Cependant, bien que l'on y parle amplement de cette arme servant de génocide contre les ennemis, la réelle thématique est le nationalisme agressif qui lui donne lieu aux conflits armés. Nationalisme dont les deux protagonistes sont victimes à leur façon. Dora, par la blessure intérieure du viol qu'elle a subi, mais aussi Kate, de par son pays d'origine, les États-Unis, qui comme on le sait, se flanquent le nez un peu partout dans les affaires mondiales.

Un mur sépare Kate et Dora. La première, de par son éducation des plus enviées, est une psychologue incassable... Du moins au début. Puis Dora, blessée, transforme sa douleur en colère. Avec le temps, le mur finit par tomber entre Kate et Dora, car elles comprennent que toutes deux sont absorbées par la même douleur, celle du comportement ignoble de l'homme. L'intensité du jeu est palpable. Les longs textes sont récités avec brio et le physique est mis à dur épreuve, particulièrement au niveau du jeu de Nora Guerch qui nous fait clairement ressentir la douleur de son personnage et ce, tout au long de la pièce de deux heures. La détresse glissante que Marie-Eve de Courcy fait lentement, mais brillamment transpercer nous fait voir que même les âmes qui semblent les plus fortes peuvent elles aussi casser sous le poids des blessures.

Informations supplémentaires

Naeim Jebelli a lui-même vécu les conflits armés et désirent maintenant partager son expérience avec sa société d'accueil, le peuple québécois, à travers les pièces qu'il met en scène avec sa compagnie de théâtre Hashtpa Productions qui puise son inspiration dans les différentes cultures et communautés afin de briser les barrières physiques, psychologiques et linguistiques entre les individus.

LIEN : <http://bit.ly/2mRWA3o>



ARTICHAUT Magazine, 13 mars 2017
Lena Djaïz



Dommages collatéraux : Viol et nationalisme – La femme comme champ de bataille au MAI

Créée à partir du texte éponyme de Matei Visniec, la pièce *La femme comme champ de bataille* expose les destins croisés de deux femmes différemment ébranlées par la guerre de Bosnie-Herzégovine. Dora, jeune femme ayant subi un viol de guerre, est interprétée par Nora Guerch. Kate, la psychologue américaine affectée au centre où Dora est recueillie, est interprétée par Marie-Ève de Courcy. Ce duo d'actrices est mis en scène par Naeim Jabelli.

Le texte traite de l'utilisation du viol comme arme de guerre, transformant la femme en territoire à conquérir et à ravager. Au-delà de l'assouvissement sexuel, le viol instrumentalise le corps de la femme pour « faire éclater le noyau familial, anéantir une population » (Nora Guerch) par la destruction, le traumatisme, l'éclatement et l'exode qui en découlent.

Dans cette perspective, la thématique du viol évoque nécessairement la question du nationalisme exacerbé qui mène au conflit. Une séquence audio émet un lien avec les théories freudiennes, notamment à travers les concepts de Frénésie et de Libido nationalistes.

Cette séquence permet de déterritorialiser le propos, de sortir le texte du conflit bosniaque pour lui donner un retentissement plus ample. Le spectacle étend ce concept de pulsion nationaliste destructrice et lui donne un écho à plus grande échelle. Nous savons que ces pratiques ont été et sont encore perpétrées de manière systématique dans les conflits, que ce soit en Allemagne occupée par les soldats russes ou à l'Est du Congo (voir à ce sujet cet article)

Au cours de la pièce, nous apprenons que Dora est enceinte. Dès lors, la mise en scène met l'accent sur cet aspect. Émergent alors les questions de la survivance du traumatisme, de l'avortement et de la posture de l'enfant à la fois comme survivant, témoin et reliquat. L'enfant à l'état embryonnaire n'a de cesse de crier dans l'imaginaire de Dora, qui refuse de se dire mère d'un enfant dont le père est la guerre.

La scénographie est à la fois sobre et signifiante, elle délimite métonymiquement l'espace de la psychologue: à jardin à l'aide d'un bureau de travail et l'espace de la patiente, à cour avec un lit. Entre ces deux espaces, un praticable blanc circulaire les relie. C'est là que se construira le cœur de la relation entre les deux femmes, par des scènes d'ivresse, d'échange et de complicité.

Derrière, différents types d'écrans accueillent de la vidéo et de l'animation, explorant les diverses textures que l'on peut donner à une image projetée. Une autre source de projection est ajoutée au cours du spectacle depuis le plafond, sur une flaque de sang constituée par l'union de quatre pièces de puzzle. Cependant, les projections paraissent souvent superflues, voire redondantes (par exemple, lorsqu'un feu de cheminée s'allume au moment où Kate invite la patiente à la rejoindre au coin du feu).

La grande faiblesse de ce spectacle est le jeu stéréotypé des deux actrices, qui s'enferment dès le départ dans une ligne de jeu qui tend vers l'hystérie chez Dora et vers le feuilleton télévisé pour Kate.

La femme comme champ de bataille se termine sur une interminable succession de vidéos des deux actrices nageant nues et sortant la tête de l'eau pour prononcer une phrase d'ordre généralisant sur la guerre dans le monde.

La femme comme champ de bataille avait lieu du 23 février au 5 mars 2017 au MAI

LIEN : <http://bit.ly/2mDwKA8>